

Au seuil de la mission interdisciplinaire de l'Université de Liège au Congo belge

Signification et méthodes de l'Ethnologie ⁽¹⁾

Il y a cinquante ans à peine, l'ethnologie — la science de l'homme primitif et de sa culture — n'avait pas encore réussi à se hisser au rang des disciplines, dont le monde scientifique doit connaître et exploiter les données.

Il est vrai que quelques synthèses, très ambitieuses d'ailleurs, mais manquant de la solide base de données descriptives adéquates, avaient été faites avant la fin du dix-neuvième siècle. Maine avait étudié le droit primitif et Bachofen le droit matriarcal ; MacLennan avait analysé les systèmes de mariage et Tylor les institutions primitives ; Morgan avait voulu expliquer les systèmes de consanguinité et Bücher avait essayé d'interpréter les stades du développement économique.

Tous ces auteurs avaient emprunté une large partie de leurs données descriptives aux sociétés dites primitives, telles qu'elles apparaissaient dans les récits de voyages et dans les réponses aux questionnaires que ces savants envoyaient aux administrateurs, missionnaires, explorateurs, colons, etc.

Mais, par ces travaux de grande envergure, les évolutionnistes-comparatistes de la fin du dix-neuvième siècle n'avaient pas réussi à établir la *science* de l'homme primitif. Leurs travaux n'avaient pas abouti à l'éclosion d'une discipline, dont les méthodes et les théories étaient appelées à jeter les bases d'une meilleure compréhension des systèmes sociaux, politiques, économiques, idéologiques des peuplades dites primitives.

Ces auteurs avaient été impressionnés par les similitudes et les divergences culturelles *extérieures*, qu'ils voulaient à tout prix inter-

(1) En raison de l'intérêt qu'elle présente directement pour la réalisation de la mission interdisciplinaire de l'Université de Liège au Congo, nous publions ci-après le texte de la leçon inaugurale du cours d'Ethnologie et de Linguistique bantoues donné à l'Université par M. D. BIEBUYCK.

prêter par une série de principes universellement valables et de catégories conceptuelles limitées. Ils n'avaient pas cette tournure d'esprit qui devait les pousser vers les aspects culturels inhérents aux structures mêmes des sociétés. Ils s'attardaient à une conception mécanistique des sociétés humaines et négligeaient la dynamique des processus et des situations, ainsi que la réalité des contextes.

Mais, ce qui resta permanent dans leur œuvre, c'était la nouvelle approche qu'ils inauguraient : ils furent les premiers à s'intéresser systématiquement aux civilisations primitives.

Vinrent ensuite, à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième siècle, les réactionnaires, dont les tendances peuvent être groupées en quatre catégories.

La première réaction, représentée par les défenseurs des interprétations psychologiques, chercha une explication aux ressemblances culturelles dans le fonctionnement uniforme de l'esprit humain. D'autres, très attirés par les facteurs écologiques, s'efforçaient d'aboutir à une interprétation des correspondances dans la croissance culturelle par l'analogie de certains environnements géographiques.

Mais, ce que ces deux écoles réactionnaires oubliaient — la recherche de nouvelles vérités par l'augmentation de données descriptives adéquates —, les deux autres types de réaction y pensèrent, donnant ainsi tout le stimulus à un épanouissement rapide de l'ethnologie moderne.

La première de ces tendances groupa les diffusionnistes américains, anglais et viennois, qui, pour expliquer les phénomènes de diversité et d'homogénéité culturelles, élaboraient de nouveaux concepts tels que complexe culturel, aire culturelle, cercle culturel, strate culturelle. Ceux-ci leur permirent de conclure à une diffusion multiple en partant de complexes géographiquement et culturellement bien déterminés. Cette approche avait le mérite de souligner un aspect important de la transmission et de la croissance culturelles, mais se heurta très tôt déjà aux principes de convergence élaborés par Ehrheim et Lowie. En outre, elle inaugura les enquêtes régionales intensives.

La deuxième de ces réactions réunissait les fonctionnalistes anglais, qui, en analysant une culture primitive donnée, tâchaient de saisir la fonction, le mécanisme intérieur, l'interpénétration de ses institutions. Ils examinaient le rôle joué par une institution ou par une coutume dans le contexte de la culture totale.

Bien que contaminées par certaines exagérations, dues à leur caractère réactionnaire, les écoles diffusionniste américaine et fonctionnaliste anglaise sont responsables du développement de l'ethnologie comme une des sciences humaines significatives des temps modernes. Ecartant progressivement de leurs recherches toute aspiration injustifiée vers des synthèses prématurées, les défenseurs de ces tendances — comme Boas, Lowie, Kroeber en Amérique

et Haddon, Rivers, Malinowski et Radcliffe-Brown en Angleterre — s'efforcèrent d'acquérir un complexe de connaissances fondamentales par ce que Haddon appela « l'étude intensive de régions limitées ». Ces ethnologues assumèrent « la tâche obscure des observations détaillées à petite échelle » qui doivent mener aux synthèses d'ensemble ⁽¹⁾.

Dans l'histoire de l'ethnologie un fait reste de grande signification : au début du siècle et grâce à des hommes exceptionnels, l'ethnologie s'est transformée par une nouvelle technique d'enquête, basée sur l'examen intensif et prolongé de sociétés individuelles et régionalement bien délimitées. Autour de cette nouvelle technique — le *field work* ou travail en campagne — s'est développé une série de nouvelles connaissances fondamentales et un ensemble théorique toujours plus vaste, en ce qui concerne la compréhension des sociétés humaines, la fonction et la signification de leurs institutions, le contenu de la culture et la structure de la personnalité. C'est précisément cette nouvelle expérience qui donna toute son ampleur et toute sa signification profonde à l'ethnologie. D'une science spéculative, elle a pris les allures d'une discipline dont les résultats ont une valeur théorique et pratique : théorique, par leur contribution à une meilleure connaissance de la nature humaine; pratique, par l'aide qu'ils apportent aux gouvernements qui ont pris la charge d'orienter vers de nouvelles formes institutionnelles les sociétés sous-développées.

Les analyses minutieuses des sociétés individuelles ont signifié pour la connaissance des systèmes sociaux, politiques, religieux et économiques, une contribution théorique plus profonde que les travaux audacieux de grande synthèse. Je pense ici à ces analyses pénétrantes de sociétés, telles qu'elles ont été faites, par exemple au début de ce siècle par Boas parmi les Indiens Kwakiutl, par Lowie parmi les Indiens Crow, par Kroeber parmi les Indiens Yurok et Mohave, par Malinowski parmi les Mélanésien des Iles Trobriand et par Radcliffe-Brown parmi les Andaman. Ou, citons plus récemment encore en Afrique les résultats obtenus par Evans-Pritchard chez les Azande et Nuer du Soudan, par Gluckman chez les Lozi et Barotse de la Rhodésie, par Fortes chez les Tallensi de la Nigérie, par Schapera chez les Tswana de l'Afrique du Sud, par Nadel chez les Nupé de la Nigérie et Nuba du Soudan, par Forde chez les Yakö de la Nigérie, par Griaule chez les Dogon de l'Afrique française.

Ce qui donne toute la valeur à ces études, c'est que les conclusions de leurs auteurs sont basées sur des observations et des descriptions intégrales qui tiennent compte de tous les aspects d'une culture humaine donnée et que leurs analyses se servent de concepts bien

⁽¹⁾ Expression empruntée au sociologue américain MERTON.

définis, alors que les vastes synthèses faites sur certaines institutions humaines ont dû se contenter de faits insuffisamment connus et de variables trop souvent incomparables.

Au stade de l'analyse descriptive d'une société donnée, le travail de l'ethnologue comprend deux phases. La première qui est celle de comprendre les aspects extérieurs significatifs d'une culture; la deuxième, qui consiste à découvrir par l'analyse les formes sous-jacentes d'une société ou d'une culture. Dans une troisième phase de travail, l'ethnologue projette les données acquises contre un ensemble de découvertes déjà faites par d'autres collègues, dans d'autres parties du monde; il compare les aspects de la culture que ses propres enquêtes ont révélés à ceux d'un grand nombre de sociétés ⁽¹⁾. En étudiant les divergences, les parallélismes, les similitudes des institutions et de leurs contextes, en recherchant les facteurs de leurs complexités, en analysant les configurations particulières dont elles font partie, l'ethnologue nous fournit finalement les interprétations adéquates des formes et des contenus non seulement d'une institution particulière, mais aussi de certains complexes d'institutions. Ainsi, comme le soulignait récemment Murdock, l'ethnologue sera, à côté de la psychologie, la discipline qui établira parmi les sciences humaines la plus grande partie de théorie fondamentale ⁽²⁾.

L'ethnologie cependant comporte une valeur pratique et c'est ici qu'elle rencontre non seulement les sciences administratives, sociales et politiques, mais aussi l'étude des problèmes humains qui concernent tous les gouvernements coloniaux. Il y a eu beaucoup d'hésitations et de nombreuses divergences de vues parmi les ethnologues, quant au rôle à jouer par l'ethnologie dans les questions pratiques. A mon sens, ces discussions n'ont qu'un intérêt académique. Certes, l'ethnologie, dans l'état actuel de nos connaissances n'est pas une diagnose sociale; elle ne saurait prédire quel sera l'effet de tel ou tel changement culturel opéré par l'extérieur. D'autre part, il est évident que l'étude et la solution de plusieurs problèmes coloniaux demandent la collaboration des ethnologues, tout comme elles ne peuvent se dispenser de l'intervention d'autres spécialistes. Le problème foncier par exemple, ne peut se contenter pour sa solution des interprétations d'un administrateur, d'un agronome, d'un pédologue ou d'un juriste. Etant donné qu'il importe avant tout de comprendre et de situer les systèmes de tenure de terres dans un contexte humain, la tâche de l'ethnologue est primordiale. Il lui appartient d'examiner non seulement les divers principes fondamentaux de la propriété foncière, mais aussi de les placer dans leur contexte de structure sociale et

⁽¹⁾ Cfr. EVANS-PRITCHARD, *Social Anthropology past and present*, Man, 1950, L. 198; FORTES, M., *Social Anthropology at Cambridge since 1900*, Cambridge, 1953.

⁽²⁾ MURDOCK, dans *For a Science of social man*, éd. Gillin.

d'organisation politique et de les voir à travers l'histoire et les systèmes de valeurs des différentes populations intéressées.

Pendant les sept ans que je me suis efforcé à comprendre et à interpréter les institutions et les idées des peuplades congolaises, j'ai amplement pu me rendre compte du tort qui a été causé à une bonne compréhension mutuelle et à une meilleure administration par ce qu'on a appelé les erreurs bien intentionnées et la philanthropie mal orientée. Ce malaise et cette désorganisation n'ont pas tellement été créés, comme on le croit si souvent, par l'exploitation que par l'ignorance. Cette ignorance des aspects essentiels de l'idéologie, de la mentalité et des institutions des populations atteint tous les milieux et couvre toutes les faces de la vie tribale. Elle provient non seulement d'un manque aigu de connaissances de fait, mais également de certains préjugés, d'une étroitesse de vue, d'une interprétation erronée ou unilatérale de certains phénomènes et de l'absence de spécialistes en la matière. Une série de slogans préoccupe constamment l'esprit de ceux qui se penchent sur les problèmes indigènes. Ils se résument à quelques formules qu'on considère comme clé de toute interprétation. Empruntons un exemple aux études foncières. Quelques conclusions directrices se formulent comme suit : « la terre appartient à la collectivité » ; « la terre est gérée par le chef au nom de la collectivité » ; « cette collectivité est clanique » ; « le clan comprend la communauté des morts et des vivants » ; « la terre est inaliénable » ; etc... Il serait fastidieux de continuer cette énumération, mais vous vous apercevez immédiatement que ces conclusions n'en sont pas. Il importe de nous dire clairement quels sont les différents types de collectivités, quelles sont les diverses catégories de chefs, quelles sont les entités sociales et politiques intéressées, quelles sont les modalités et les implications de l'inaliénabilité. Car telles que je les vois, les sociétés indigènes se caractérisent par : l'unité par la pluralité et la pluralité dans l'unité ; la multiplicité des groupes ou des individus intéressés dans une même activité ; la complexité des situations ; la contradiction apparente de certains phénomènes ; l'interpénétration de tous les aspects de la vie sociale. Pour une même société, les groupes ou individus exerçant un droit de propriété différent d'après les contextes ou les activités : les droits de chasse, de cueillette, de pêche, de cultivation, d'exploitation, même s'ils s'étendent sur un domaine unique, ne s'exercent pas nécessairement à l'intérieur des mêmes entités sociales et politiques ni dans les mêmes personnes.

Aussi, les généralisations d'ordre philosophique doivent être écartées de nos conceptions. Je ne sais toujours pas si un livre sensationnel et bien documenté, comme celui qu'on a écrit dans notre pays sur la philosophie bantoue, constitue une réelle contribution à nos connaissances. A juste titre, le R. P. Van Wing a-t-il souligné les diversités régionales et la disparité de ces philosophies tribales — si on peut parler de philosophie — et a-t-il conclu que

« ce serait une gageure de vouloir en tirer un système philosophique cohérent ».

Dans le domaine des civilisations congolaises, nous possédons quelques rares livres et articles de qualité sur divers aspects rituels et cérémoniels du mariage, sur les formes magiques et religieuses, sur l'histoire et l'émigration, sur l'art et la technologie, sur les langues et la littérature, mais aucune réalisation définitive n'a été faite pour les aspects culturels autrement importants, tels que l'organisation politique, la structure sociale, les systèmes de valeurs, le cycle vital des individus, les organisations territoriales, le système de propriété immobilière et mobilière, les prophétismes et associations, la formation de la personnalité. Ce qui a gâché notre approche scientifique aux civilisations bantoues, c'est la pensée impressionniste aussi bien que l'analyse incomplète et incoordonnée, le manque de terminologie adéquate et l'amateurisme.

Or, il se fait, que pour l'étude de tous ces matériaux culturels susmentionnés, seule la science ethnologique moderne — telle qu'elle a été développée en Angleterre et en Amérique — a établi le cadre de référence adapté ainsi que les concepts descriptifs et les techniques d'enquête adéquats. La contribution de l'ethnologie à la solution et à l'analyse de problèmes sociaux, politiques et économiques qui se posent dans les pays sous-développés, est réelle et féconde. L'étude de ces problèmes, dans le cadre des institutions coutumières, ainsi que la mise en œuvre de certains programmes visant à la réorganisation des sociétés et à la transformation des coutumes demandent la collaboration de l'ethnologue. Il ne suffit pas de supprimer par un acte administratif une institution quelconque dont les fondements semblent contraires aux principes de notre civilisation. Avant de pouvoir la remplacer par une autre, qui serait acceptable et qui s'intégrerait dans le complexe institutionnel coutumier, ou avant de pouvoir penser à son abolition pure et simple sans risque de provoquer la désintégration sociale, il faut étudier au préalable la signification sociale et la fonction de l'institution en question, ainsi que les possibilités éventuelles de son adaptation ou de son remplacement et les conséquences de sa disparition. Sinon, on risque, par exemple, de voir la polygamie évoluer vers le concubinage institutionnalisé et le libertinage, en voulant la canaliser vers la monogamie, ou de voir se substituer à une secte abolie un prophétisme subversif.

Cependant, devant une plus grande demande de la part du Gouvernement de voir s'intensifier et se développer les contributions ethnologiques aux problèmes qui se posent, nous restons actuellement impuissants de répondre pleinement. En effet, le nombre de spécialistes en ethnologie africaine reste extrêmement réduit en notre pays. En plus, il est nécessaire de ne pas penser seulement à la formation spécialisée de quelques ethnologues, mais de donner une initiation ethnologique plus large à tous ceux qui seront appelés un jour à jouer un rôle administratif, économique, social ou éducatif en Afrique.

Dans un récent article, que je considère comme une remarquable prise de date, l'orientaliste W. Cantwell Smith, traitant du rôle de l'université dans un monde à civilisations multiples, écrit : « Une grande partie du stimulus, de la vitalité et de la créativité de nos études vient, et viendra de plus en plus, de notre participation étroite, bien que purement intellectuelle, aux plus grands problèmes de notre époque ⁽¹⁾. » Parmi ces problèmes urgents, il y a celui que le même Cantwell Smith appelle « la compatibilité entre civilisations ». C'est précisément ici que l'ethnologie, de par son objet et sa méthode mêmes, est appelée à jouer un rôle significatif. La prise de conscience par les populations, arriérées encore au début de ce siècle, est un des événements les plus significatifs et les plus lourds de conséquences des temps modernes. Sur le plan social et politique, comme sur le plan humain, elle pose la nécessité de découvrir de nouvelles attitudes, de chercher de nouvelles formes de relations humaines, d'augmenter les connaissances. Il importe entre autres de former les nouvelles générations de telle sorte qu'elles prennent connaissance d'autres civilisations existantes et d'autres systèmes de valeurs.

Il est hors de doute que l'ethnologie a toujours joué un rôle éminemment créateur en ce qui concerne la recherche de ces nouvelles vérités. Pour le transposer dans la terminologie de Radcliffe-Brown, l'ethnologie s'efforce « d'explorer les variétés des formes de la vie sociale comme base pour l'étude théorique des phénomènes sociaux humains ». Elle cherche à comprendre, non seulement les institutions et les coutumes, mais aussi les attitudes fondamentales et les valeurs d'autres civilisations, très éloignées par leurs configurations et orientations de notre société. Elle démontre, face aux autres civilisations, « du respect et de l'humilité » qui sont l'opposé de ce que, il y a longtemps déjà, le grand Maori Sir Apirana Ngata critiquait dans l'attitude occidentale en termes de « intolérance, étroitesse de vue, préjugé et mépris intellectuel ⁽²⁾ ».

A part ses valeurs scientifique et pratique, l'ethnologie joue donc un rôle éminemment éducatif dans le monde actuel.

Au fur et à mesure que je poursuis mes recherches en Afrique, je me rends compte de la réalité que, bien qu'on parle de plus en plus de relations humaines, le contact devient de moins en moins intense et que les connaissances sur lesquelles devrait se construire ce nouveau type de relations deviennent de plus en plus vagues et stéréotypées. Nombreux sont ceux qui sont conscients de la nécessité urgente d'une augmentation de connaissances humaines, et bien que plusieurs les cherchent honnêtement, rares sont ceux qui savent les atteindre d'une façon suffisante. Ceci me semble largement être dû au fait

(1) W. Cantwell SMITH, *Le rôle de l'université dans un monde à civilisations multiples*, Diogenes, 1956.

(2) Cfr. KEESING dans *The Science of Man in the World Crisis*, éd. R. Linton, p. 374.

que l'orientation théorique et méthodologique, qui devrait faciliter la découverte de ces connaissances, reste insuffisante.

Il est temps, je crois, de répondre à une autre question : Comment l'ethnologue travaille-t-il en Afrique ?

Tel que je conçois le travail ethnologique, il existe deux approches fondamentales. Ou bien, l'ethnologue veut étudier une société donnée systématiquement et intensivement. Ou bien, il collabore à un programme de recherches déterminé, qu'elles aient été demandées par le Gouvernement ou par une université ou par une institution scientifique. Ce programme peut tendre vers un survey général, vers un problème régionalement limité ou vers l'étude comparative d'une même institution parmi une série de peuplades.

Quoi qu'il en soit, un ethnologue, si l'on veut qu'il travaille efficacement et sûrement, ne devrait jamais participer à un programme de recherches déterminé, avant d'avoir eu l'occasion d'étudier intensivement une population. En effet, il est nécessaire qu'il puisse perfectionner sa formation théorique par des enquêtes intensives et désintéressées et qu'il puisse apprendre sur le vif les formes de contact humain, de comportement et d'interrogatoire. J'ai vu échouer des personnes, pourtant bien préparées aux enquêtes locales, parce qu'elles ne réussissaient pas à établir le contact voulu avec leurs informateurs, parce qu'elles ne savaient pas s'adapter, intellectuellement et moralement, au climat humain particulier.

Muni d'une solide formation théorique et méthodologique, et, s'il en a eu l'occasion, après avoir synthétisé la littérature publiée et non-publiée disponible pour la population qu'il veut étudier intensivement, l'ethnologue ira vivre en milieu rural. Pour faciliter les premiers contacts, il est nécessaire qu'il ait pu étudier une langue véhiculaire avant son départ pour l'Afrique. Elle lui permettra d'organiser plus rapidement son travail, d'autant plus que grâce à une longue présence européenne un nombre considérable d'individus de n'importe quelle tribu parlent et comprennent les langues véhiculaires. Mais, l'ethnologue qui veut pénétrer l'esprit et les institutions d'une population ne peut se contenter de la connaissance d'une lingua franca. Car si riche soit-elle, tel le Swahili, jamais elle ne saurait rendre adéquatement toute la pensée et toute la gamme d'expressions verbales d'une tribu. Les subtilités grammaticales et sémantiques des langues locales sont grandes et, pour une interprétation adéquate de concepts noirs, il faut avant tout éviter les imprécisions de langage. En plus, la communication verbale précise étant primordiale pour un travail qui est largement basé sur l'interrogatoire d'homme à homme, la connaissance de la langue locale est un instrument de travail précieux. Elle crée un climat de confiance et contribue largement à éliminer cette « visibilité sociale », qui caractérise les relations d'homme à homme dans une situation sociale, où non seulement deux cultures, mais deux races s'affrontent.

Des centaines de langues et dialectes, actuellement encore parlés au Congo belge, rares sont ceux qui ont fait l'objet d'une étude linguistique systématique. Syntaxes et vocabulaires faisant très souvent défaut, l'ethnologue doit acquérir les connaissances linguistiques en campagne même. Par l'annotation d'histoires, de proverbes, de contes, de dictons, de devinettes, etc., qui vivent dans la tradition orale de la population et qui sont facilement communiqués, l'ethnologue devra se procurer la documentation nécessaire pour l'établissement d'un vocabulaire et pour l'esquisse d'une petite grammaire.

Mais, l'ethnologie est également basée — pour une bonne partie au moins — sur l'observation directe. C'est pourquoi, en Amérique, cette discipline est couramment classée avec les sciences du comportement.

Pendant qu'il s'initie à la langue locale, l'ethnologue pourra observer différentes activités, divers comportements, ainsi que les aspects variés de la culture matérielle et de l'économie. Il pourra même fixer — toutefois sans grande certitude — certaines caractéristiques du comportement social.

Entretemps, par sa présence permanente et par une attitude discrète et désintéressée, l'ethnologue se fera de mieux en mieux connaître et de plus en plus accepter. Les populations du Congo belge ne sont plus sauvages, mais elles restent pleines de suspicion et donnent difficilement leur confiance. Tant qu'elles ne sont pas pénétrées de cette confiance, elles ne fournissent à l'enquêteur que des données incomplètes et simplistes, ou n'en fournissent pas, surtout s'il s'agit des aspects couverts de leur culture ou de connaissances ésotériques.

Au fur et à mesure que procède donc cette intégration, l'ethnologue pourra entamer l'étude d'autres aspects de la vie tribale.

Il fera l'histoire du groupe : ses origines, ses migrations, sa composition, les influences extérieures, les contacts culturels, les phénomènes de changement culturel et d'acculturation. Il aura soin de ne pas se baser uniquement sur la tradition orale de la population qu'il étudie, mais de s'en référer également aux traditions de populations environnantes et aux documents déposés aux archives de l'administration et des missions.

Il procédera à l'étude du système de la terminologie classificatoire, qui règle les relations de parenté entre individus et groupes beaucoup plus nombreux et plus larges que dans notre type de société. Les implications de cette structure de parenté, il ne les connaîtra que quand il aura pénétré divers autres aspects de la vie tribale, et plus particulièrement l'organisation sociale, les formes résidentielles, les parentés rituelles, etc. C'est à l'analyse de ces dernières catégories culturelles, ainsi qu'à l'organisation politique, que l'ethnologue devra consacrer le plus de temps.

Plus tard seulement, il pourra se pencher sur certains aspects plus couverts, relevant du cycle vital des individus, des croyances, du

supranaturalisme, des systèmes de tabous, des systèmes de valeurs, des associations fermées et sectes secrètes, des connaissances ésotériques.

Afin d'aboutir à des généralisations valables pour toutes les sociétés qu'il étudie, l'ethnologue ne peut se limiter à des échantillons géographiquement et socialement restreints. Les données, qu'il obtient dans un village, dans un groupe, parmi une couche de la population, devront être vérifiées et complétées par de nouvelles évidences qu'il recherchera — autant que nécessaire — parmi d'autres entités de la société. Ces recoupements présupposent la connaissance de l'histoire administrative du groupe et des principes directeurs de l'organisation sociale et politique.

En outre, pour saisir certaines institutions dans toutes leurs implications, l'ethnologue doit examiner un même complexe de comportement et d'activité en se plaçant à différents niveaux.

Un système de parenté, par exemple, doit être analysé du point de vue d'un individu mâle et d'un individu du sexe féminin, d'un adulte et d'un impubère, d'un individu marié et d'une personne non mariée. Cette analyse doit également tenir compte des rôles et des statuts particuliers d'individus et de groupes. Chez les Balega de la forêt équatoriale du Maniema, j'ai pu constater que les catégories d'oncles maternels, reconnus à différentes occasions de la vie sociale, étaient sept pour un homme adulte, trois pour une femme non mariée et quatre pour une femme mariée et que leur importance dépendait du statut social des individus intéressés. Chez les Banyanga de la forêt équatoriale du Kivu Nord, certains fils nés dans la famille dynastique désignent leur père-chef par un terme qui signifie « oncle maternel ». Cette nomenclature bizarre provient de plusieurs facteurs :

1^o du système de mariages : le futur chef doit être issu d'une union sociologiquement incestueuse entre deux personnes qui sont considérées comme frère et sœur ou comme père et fille consanguins;

2^o de l'organisation sociale : la place accordée à l'oncle maternel, même dans une structure patrilinéaire, est prépondérante;

3^o du système de valeurs attachées à la personne du chef et à celle de son successeur : l'origine biologique de ces personnages doit rester secrète; par suite, le pater n'est pas toujours genitor, mais par une fiction sociale, il est toujours considéré comme frère ou père de la mère de son successeur;

4^o des implications de la structure de parenté même : une terminologie classificatoire du type Omaha règle les relations entre Ego et le groupe patrilinéaire de sa mère. Tous les mâles de ce groupe, abstraction faite de la génération à laquelle ils appartiennent, ont vis-à-vis du neveu sororal le même statut d'oncles maternels. Terminologiquement et socialement, le frère de ma mère et le père de ma mère sont donc mes oncles maternels.

Pour donner un autre exemple de la multiplicité des approches requises, prenons celui des modes de tenure des terres. Leur analyse doit tenir compte des statuts et des rôles sociaux et politiques des individus et des groupes, de la stratification ethnique de la population de l'occupation historique du sol, du caractère particulier de l'organisation politique, des principes de segmentation et de scission des entités sociales, des formes économiques, des techniques de cultivation, des facteurs écologiques, du système des valeurs et de l'histoire administrative. On n'a rien dit, par exemple, en prétendant qu'une société quelconque serait féodale, que le chef gérerait les terres au nom de la collectivité et que différents types de tenure lient les individus au chef. Il faut analyser le problème, non seulement du haut en bas de la société, mais aussi du bas en haut; non pas comme une donnée statique mais en tant que processus dynamique. Seule l'intégration des deux sortes de constatations, qui se dégageront de cette enquête à facettes multiples, mènera à des conclusions valables.

C'est donc par ces diverses analyses, par l'intensité des contacts, par une méthode éprouvée, par les recoupements et comparaisons que l'ethnologue réalise la « rounded picture » de la société. Il s'agit d'un travail de longue haleine, qui demande toute la concentration et toute l'énergie de l'ethnologue travaillant en campagne.

Pour son plein succès, le chercheur dépend de facteurs humains, qui ne relèvent pas uniquement de sa formation théorique :

- la résistance et l'adaptation physiques à un biotope parfois inhospitalier;

- l'attitude intellectuelle et morale vis-à-vis des problèmes créés par la vie dans un climat humain très différent de celui qui caractérise notre société;

- l'acceptation sociale par la population d'un étranger qui veut participer à son patrimoine culturel. Le degré d'acceptation diffère d'après les peuplades : les unes résistent peu; d'autres restent longtemps imperméables.

Les problèmes qui se posent et les méthodes qui s'imposent diffèrent quand il importe de collaborer à un programme de grande envergure. Le temps ne nous permet pas de les examiner. Retenons seulement qu'un ethnologue ne devrait jamais donner sa participation s'il n'a pas eu, au préalable, l'occasion d'étudier en profondeur au moins une société africaine.

Je voudrais résumer certains aspects des études ethnologiques, qui ont été mis en relief au cours de cette leçon inaugurale.

A toute généralisation concernant les institutions africaines, à toute transformation d'institutions et de coutumes africaines, doit précéder l'acquisition de connaissances adéquates élaborées parmi

les populations qui en sont l'objet. Ces connaissances ne s'acquièrent que par le type de field work que j'ai esquissé.

Le premier but de l'ethnologue reste la description des phénomènes de la vie et de la culture humaines. Le deuxième but est la classification des phénomènes variables étudiés, afin de réaliser des généralisations valables et révélatrices.

Devant l'extraordinaire diversité et complexité des civilisations africaines, toute synthèse prématurée doit être écartée. Devant l'interpénétration des institutions et la multivalence de chaque aspect culturel, la pensée impressionniste et l'analyse hâtive ne fournissent aucun éclaircissement. Devant les configurations et orientations particulières des sociétés africaines, toute interprétation en termes de notre culture fausse la compréhension des phénomènes culturels.

Dans le domaine de l'ethnologie congolaise, la première tâche à assumer reste l'analyse descriptive des sociétés. C'est ce que cette Université, dans la personne de Joseph Halkin, professeur à la Faculté des sciences au début de ce siècle avait compris, mais qu'en Belgique et au Congo belge on semble ignorer depuis. Joseph Halkin était le fondateur et l'animateur de la « Collection de Monographies ethnographiques » qui portait comme sous-titre : « Sociologie descriptive ». Douze volumes seulement ont paru dans cette collection, mais certaines de ces monographies faites d'après l'ordre du questionnaire Halkin, restent les seuls travaux de base pour la connaissance de certaines sociétés congolaises. Mentionnons, par exemple, les études de Halkin sur les Ababua, de Schmitz sur les Baholoholo, de Van Overbergh sur les Mangbetu, de Delhaize sur les Warega.

C'est dans l'esprit du professeur Halkin, mais avec les méthodes et techniques modernes et sur la base des acquis fondamentaux de l'ethnologie générale, que nous devons repenser les études ethnologiques au Congo belge et au Ruanda-Urundi.

Daniel BIEBUYCK,

Maitre de Conférences à l'Université de Liège,
Ethnologue à l'Institut pour la Recherche Scientifique
en Afrique Centrale
